

La traduction est une histoire de... hasard

Maryse Warda

Numéro 133 (4), 2009

Voies/Voix de la traduction théâtrale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warda, M. (2009). La traduction est une histoire de... hasard. *Jeu*, (133), 50–54.

MARYSE WARDA

LA TRADUCTION EST UNE HISTOIRE DE... HASARD

À 9 ans, je voulais jouer. À 19 ans, écrire. À 29 ans, je faisais mes débuts au Théâtre de Quat'Sous. Comme adjointe administrative. Tenue de livres et correspondance : bien loin des coulisses. Pierre Bernard – qui m'avait engagée à cause de ma lettre qui débutait par « J'ai horreur des CV et c'est là mon moindre défaut » – tente de me trouver un champ d'intérêt pour me stimuler. Rien ne me vient à l'esprit.

Flashback. À 9 ans, je quitte l'Égypte avec ma famille pour venir à Montréal. Deux langues maternelles en poche, le français et l'arabe. Pour me débarrasser de mon accent et m'intégrer rapidement, j'abandonne l'arabe au profit du québécois. Parallèlement, je m'applique à apprendre une nouvelle langue dont je ne possède que six mots : *mother, father, boy, girl, yes* et *no*. Je me dis langue nouvelle = personne nouvelle. Je regarde assidûment *Happy Days* à la télé et j'apprends l'anglais.

Aveu n° 1 : Je n'ai jamais aimé l'école. Ma mère raconte que, dès le premier jour, je lui ai répété : « J'y vais aujourd'hui, mais c'est la dernière fois. » Et puis un jour, je me retrouve en maîtrise en Études anglaises à l'Université de Montréal. J'ignore si l'ironie est aussi frappante qu'elle devrait l'être. La petite Égyptienne qui a toujours détesté l'école fait des études universitaires. En anglais. Dans un établissement francophone. Au Québec. Un long détour pour expliquer le chemin tortueux qui m'a menée à l'anglais, au théâtre et à la traduction.



Autant j'ai détesté l'école, autant j'ai adoré y jouer des rôles. Tout à coup, du grand flou anonyme qui m'habitait émergeait un personnage précis et clair. Je prenais forme. J'existais. Mais bon, la timidité l'a emporté et, le jour de l'audition à l'école de théâtre, j'ai retiré mon nom de la liste.

Décembre 1991, Quat'Sous. À la suggestion d'un ancien prof, je demande à Pierre Bernard de me prêter une pièce à traduire pour vérifier mes aptitudes. Il me refile *Brilliant Traces* de Cindy Lou Johnson. Les vacances de Noël approchent. La pièce compte cinquante pages. Et dans ma grande naïveté d'apprentie comptable, je me fais la promesse de traduire dix pages par jour pendant cinq jours. Un calcul élémentaire.

Dans mon lit, dictaphone en main, j'entame le monologue d'ouverture de Rosannah. Je le joue. En français. Et c'est parti. Pendant cinq jours, je traduis, des heures durant. Mon corps est ankylosé, mes épaules tendues et mon cou rigide. Je crois me souvenir qu'au quatrième jour, au plus creux d'un monologue particulièrement difficile, je me suis vraiment demandé : pourquoi gâcher cinq jours de vacances à faire une chose que je ne sais pas faire et que personne ne m'a demandé de faire ?

Le 31 décembre, Pierre Bernard me demande de le rejoindre au Quat'Sous. Il est préoccupé, songe à annuler la pièce qu'il devait monter en mars – sa première mise en scène – car il ne trouve pas de comédiens. Il me demande ce que je pense de *Brilliant Traces* (*Traces d'étoiles*) avec Sylvie Drapeau et Luc Picard. Je sors alors de mon sac une fragile première version. Qui-conque connaît la ferveur de Pierre peut imaginer ce que ce geste a pu représenter pour lui.

Traces d'étoiles (Brilliant Traces), pièce de Cindy Lou Johnson, traduite par Maryse Warda et mise en scène par Pierre Bernard (Théâtre de Quat'Sous, 1992). Sur la photo : Luc Picard (Henry Harry) et Sylvie Drapeau (Rosannah Deluce).
© Yves Richard.

La pièce a connu un immense succès. J'ai eu droit à mon conte de fées. Mais le travail a été si rigoureux, truffé de tant de questions sur le moindre mot, la moindre structure de phrase, que je me suis juré « après ça, c'est fini ». Une amie, lasse d'entendre mes angoisses, m'a dit : « T'sais, personne remarque vraiment ça, une traduction. » Elle avait raison. À moins d'être fort mauvaise ou très frappante, une traduction est un filtre invisible.

Pour moi, une traduction est comme un interrupteur qu'on active et qui rend tout à coup le sens accessible à tous. Comme si la Tour de Babel s'effondrait et qu'on se mettait à comprendre toutes les langues.



Pieter Bruegel l'Ancien, *la Tour de Babel*, 1563. Kunsthistorisches Museum, Vienne.

LA TRADUCTION EST UNE HISTOIRE... D'AMOUR¹

J'aime les mots. Pour ce qu'ils sont. Intrinsèquement. Il suffit de les examiner un tant soit peu pour qu'ils dévoilent leurs filiations, leur déracinement et leurs longs voyages. Les cicatrices de leur histoire. Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est lorsqu'ils permettent d'établir des liens entre les langues, les cultures et les croyances. Permettent de croire que malgré toutes les conquêtes et assimilations, nous avons déjà fait un. Et que si on remonte suffisamment le cours des mots, on pourrait retrouver une langue originelle, une conception unique du monde. Avant Babel.

1. L'auteure a emprunté le titre d'un roman de Jacques Poulin, *La traduction est une histoire d'amour* (Leméac/Actes Sud, 2006), dont elle s'est amusée à décliner quelques variantes. NDLR.

En traduisant, je me suis aperçue que les mots avaient un poids, une texture et une saveur. Au-delà du sens strict qu'ils télégraphient à notre esprit, ils attisent nos sens et engendrent des images. Le défi est donc de traduire cet appel aux sens, de recréer la même empreinte sensorielle.

Je traduis en quatre étapes. Étape 1 : le mot à mot ou le squelette. Étape 2 : mise en français. Étape 3 : appropriation et peaufinage. Étape 4 – cruciale – épreuve de la mise en bouche par les comédiens ou le metteur en scène. Je ne suis jamais aussi heureuse que lorsque le squelette est couché sur papier et que je me promène dans la rue, aux aguets, à l'écoute du mot juste. Celui qui atteint la cible, fait vibrer la bonne corde. À ces moments, je sens que j'appartiens au monde, à une collectivité dont je partage le vocabulaire et les émotions. Plus de vide ni de flou. La vie se précise, s'articule, se partage. La pièce de l'auteur, les mots des personnages viennent se substituer à mon monologue intérieur. Quel beau métier que celui de trouver des mots ! Un gagne-pain nourrissant à bien des égards.

LA TRADUCTION EST UNE HISTOIRE... DE JEU

Avec *Traces d'étoiles*, la traduction a été histoire de hasard. L'amour est venu par la suite. Je suis entrée en traduction, à l'aveugle, à tâtons, par essais et erreurs. Du fait, j'ai gardé une grande part d'inconscience, qui m'est nécessaire pour jouer.

Ce que j'ai appris tient à ceci : j'ai besoin d'entendre des personnages pour leur trouver des mots. Besoin de vouloir les incarner, leur accorder un espace en moi. Parfois, j'ai l'impression que la meilleure façon de traduire serait d'apprendre un texte par cœur, l'oublier, puis le reconstituer à partir des images et des impressions. Un peu comme la nourriture désyhydratée à laquelle on ajoute un peu d'eau pour qu'elle reprenne vie. La traduction, c'est l'eau qui fait revivre le sens initial. En fait, traduire pourrait s'avérer la plus belle et la plus fertile forme de plagiat. On vole les idées, la structure et le rythme d'un auteur ; on vole sur ses ailes et son souffle pour l'amener ailleurs, vers une nouvelle vie.

LA TRADUCTION EST... UNE MUSIQUE INQUIÉTANTE

Aveu n° 2 : Je me méfie des traductions. Il y a toujours un taux de change à payer dans le passage d'une langue à l'autre. Mais c'est un mal nécessaire.

Pour ma part, j'ai un registre limité. Théâtre nord-américain, contemporain. Le britannique, l'irlandais ou l'écossais me donnent du fil à retordre. Comme je ne les ai jamais vécues de l'intérieur, ces langues n'ont pas d'écho en moi comme le nord-américain.

Cela dit, un doute me nargue ponctuellement. L'usage du québécois est-il toujours judicieux ? Dans certains cas, comme *Motel de passage* de George F. Walker, le québécois est taillé sur mesure et s'applique de façon jouissive. Il a du ressort, il est agile, jeune et insolent. Mais lorsqu'une pièce se passe dans un ailleurs clairement identifié – Argentine, Russie ou Danemark – quelle avenue s'offre à nous ? Je comprends l'importance d'une langue ancrée et organique, et je sais fort bien qu'une langue « neutre » ou radio-canadienne est inconfortable. Elle ne se vit pas, se respire mal, est toujours un peu guindée. Mais n'est-ce pas trop facile de normaliser et de ramener à soi ? Parfois je rêve à l'impossible. Aucun écran entre le texte original et le spectateur, afin qu'il en saisisse tout : l'accent, la rythmique, la sonorité. Un peu comme un film suédois qu'on voit sous-titré. On entend la voix des acteurs, leur intonation, la texture de la langue. On ne comprend pas les mots, mais on touche à quelque chose d'essentiel. L'identité. L'altérité. La question est : faut-il absolument raccorder à notre propre réalité ou peut-on rendre compte de l'ailleurs d'un auteur ? À qui et à quoi doit-on fidélité et allégeance ? Je ne sais pas.

Pour adultes seulement, l'une des pièces du cycle *Motel de passage* (Suburban Motel) de George F. Walker, traduite par Maryse Warda et mise en scène par Denise Guilbault (Théâtre de Quat'Sous, 1999). Sur la photo : Gilles Renaud (Donny) et Marcel Lebœuf (Max). © Yanick Macdonald.



Cette année, Martin Faucher m'a offert un projet aussi excitant qu'inquiétant : *Old Wicked Songs* (*Une musique inquiétante*) de Jon Marans². Vienne, 1986. Un professeur de musique viennois et un jeune prodige musical américain. La langue du professeur est vieille Europe, celle de l'élève se rapproche de la nôtre pour ce qui est de la structure, des élisions et du vocabulaire.

Mais voilà, comment traduire un *damn* ou un *fuck*, sans se réfugier dans les « maudit » ou « tabarnak », tout en évitant les « putain » et « bordel » ? Les jurons nous forcent toujours à nous trahir.

Alors qu'elle était l'adjointe du directeur artistique Pierre Bernard, puis la directrice administrative du Théâtre de Quat'Sous, entre 1991 et 2000, **Maryse Warda** a traduit une dizaine de pièces, dont *Traces d'étoiles* et *les Années* de Cindy Lou Johnson, *l'Homme laid* de Brad Fraser, *Variations sur un temps* de David Ives, *le Cryptogramme* de David Mamet et la série *Motel de passage* de George F. Walker, pour laquelle elle a remporté un Masque de la traduction. Depuis 2000, elle a signé plus de vingt autres traductions d'auteurs contemporains nord-américains et britanniques, tels que David Hare, Daniel Maclvor, John Mighton, Harold Pinter, Philip Ridley, Margaret Edson, Jon Marans et Daniel Brooks, et des pièces traduites pour surtitrage pour le compte du Festival TransAmériques et du Carrefour international de théâtre de Québec.

Cela dit, j'avoue une autre source d'inquiétude. Les comédiens – Jean Marchand et Émile Proulx-Cloutier – joueront la pièce en français au Rideau Vert puis en *anglais* au Saidye Bronfman. Vous dire la frousse à l'idée qu'ils soient constamment à même de se référer à l'original... Qui plus est, depuis son rôle dans *Elvire Jouvett 40*, Jean Marchand est pour moi un monument d'autorité et d'exigence. Le talent d'Émile m'a marquée lors des auditions générales du Quat'Sous, et il ne fait que se déployer. Et c'est sans compter que, de son propre aveu, Martin Faucher est « un cauchemar de traducteur », avec notes en rouge sur chaque page. À mon grand étonnement, cette grande rigueur – que j'ai bien connue à l'Académie Pierre-Bernard – me stimule beaucoup. Ce qui me brusquait et me heurtait il y a plus de quinze ans me fait sourire à présent. J'ai l'impression

d'amorcer un dialogue. Avec Martin. Avec Jean. Avec Émile. Plusieurs têtes réunies autour d'un même projet. La possibilité de dire « je ne sais pas », puis de se tourner vers les autres. D'appartenir à une collectivité.

2. La pièce sera présentée au Théâtre du Rideau Vert du 26 janvier au 27 février 2010.

Finalement, je crois que ça me plaît bien de ne pas trop savoir ce que je fais, et de continuer à me frayer un chemin dans ce jeu de l'amour et du hasard. ■